

Séquences

Image+Nation : Être sans paraître

Élie Castiel

Numéro 289, mars-avril 2014

URI : id.erudit.org/iderudit/71339ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (2014). Image+Nation : Être sans paraître. *Séquences*, (289), 13-13.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Image+Nation ÊTRE SANS PARAÎTRE

La question ne se pose plus. On a fini par comprendre que cette manifestation cinématographique annuelle demeure, quoi qu'en en dise, presque exclusivement destinée à la communauté LGBT. Si **L'Inconnu du lac**, le très beau film d'Alain Guiraudie a connu une sortie commerciale au même titre que **La Vie d'Adèle – Chapitres 1 & 2** du controversé Abdellatif Kechiche (mais non présenté à Image+Nation), c'est sans doute uniquement dû à l'effet Cannes ; pour le premier, Prix de la mise en scène – section Un Certain Regard, Palme d'or pour le second.

Élie Castiel

Et pourtant, contrairement aux premières éditions, Image+Nation propose depuis quelques années un cinéma LGBT standardisé, suivant les codes traditionnels de la narration, plaçant les personnages au sein de la communauté globale. De la part des protagonistes de tous ces récits de fiction, on voit une détermination farouche à s'intégrer au corpus social dominant, à revendiquer ses droits, à partager la dynamique de la majorité, bref, à être citoyens à part entière. De cette constatation, on assiste donc à un geste politique qui, à défaut de ne pas être explicitement exprimé, n'en demeure pas moins présent.

De Stephen Lacant (Allemagne), **Free Fall** (*Freier Fall*) organise la mise en scène autour des notions (très cinématographiques) du secret, de la tentation et de la découverte que le désir charnel peut souvent ne pas être guidé par une quelconque orientation sexuelle. Ici, le bois est l'endroit idéal pour vivre sa sexualité autrement, désirer comme bon nous semble, apprivoiser la liberté. Un film aux quelques failles dans la réalisation, mais qui donne au cinéma *queer* allemand une note bienveillante.

Le cinéma israélien homosexuel reçoit depuis quelques années les éloges des programmeurs de festivals LGBT. La 26^e édition d'Image+Nation proposait **Out in the Dark** (*Alata / Dhalam*) de Michael Mayer, l'un des plus beaux films de l'événement. Le récit amoureux entre un Israélien et un Palestinien se situe cette fois-ci dans un milieu intellectuel (l'un est étudiant en psychologie, l'autre est avocat), facilitant ainsi l'intégration sociale, même si, du côté palestinien, les choses se corsent en raison des rigides traditions familiales. La force du film réside dans son intégrité à exprimer une pugnacité éloquente dans la démonstration du vécu gai. Les deux interprètes principaux, l'un professionnel, l'autre pas, donnent à leurs personnages une vérité surprenante.

En ce qui nous concerne, la grande surprise du festival fut sans doute **L'Armée du salut** du Marocain Abdellah Taïa. À partir d'un récit autobiographique, le réalisateur-auteur-scénariste montre un portrait presque documentaire de l'adolescence homosexuelle au Maroc, telle que vécue

par un jeune garçon qui, très tôt, est au courant de son orientation sexuelle et l'assume avec une assurance à la fois poignante et totalement désinhibée – dans le secret, certes –, mais sans se poser de questions. Mais **L'Armée du salut**, c'est aussi une mise en scène qui revendique le sensuel incarné, l'érotique subliminal, l'ambiguïté des sens, les silences éloquents. Taïa ne recule devant rien pour évoquer l'inceste, le silence familial et la déconstruction des valeurs traditionnelles, au même titre qu'il prend tout son courage pour contrecarrer la censure cinématographique dans son pays. Il s'agit d'un film étrange, filmé avec audace et offrant un champ de réflexion aux propositions à la fois politiques et en lien avec les rapports au corps.

Côté documentaire, Jeffrey Schwarz nous montre les deux côtés de la médaille de la célèbre Divine (Harris Glen Milstead) dans **I Am Divine**. Mais le film ne va pas plus loin que le simple document biographique (têtes parlantes, archives). De Divine, l'homme et le travesti, émane néanmoins une certaine tendresse, pas souvent révélée dans les films qui ont su nous divertir. Le duo **Chuppan Chupai** (*Hide and Seek*) de Saad Khan et Saadat Munir, et **I Am Gay and Muslim** de Chris Belloni nous conduit dans l'univers homosexuel des jeunes pakistanais (**Chuppan Chupai**) et marocains (**I Am Gay and Muslim**). Malgré son côté intentionnellement *trash*, le Khan et Munir n'atteint pas son but. Il y a, dans leur mise en scène, une volonté maladroite de filmer le marginal avec un tel dévouement que ça en devient embarrassant. Les personnages-documentaires, quant à eux, n'ont que des banalités à dire. Chez Belloni, les intervenants sont intéressants, voire même innovateurs dans leurs propos sur l'homosexualité au Maroc, mais l'omniprésence du réalisateur atteint un point tel que nous sentons une certaine gêne.

Finalement, le jury cette année était composé du «public». Il n'est donc pas surprenant qu'il ait voté pour le *feel-good movie* du festival, **Azul y no tan rosa** (Venezuela / Espagne) de Miguel Ferrari, grand succès au dernier Festival des films du monde. 🍷